

INTRODUCTION



LE MOBILIER MÉTALLIQUE



D'une manière générale, l'archéologie médiévale accorde peu d'importance aux objets métalliques, notamment ceux fabriqués à l'aide de fer, qui constituent l'essentiel des sources pour notre sujet. *A contrario*, l'étude des techniques est centrale dans les réflexions des préhistoriens et des protohistoriens : ils étudient donc le mobilier archéologique dans son intégralité, quelle que soit sa nature. L'archéologie des périodes historiques paraît beaucoup plus distante envers le mobilier, du moins semble-t-elle opérer une sélection au sein des vestiges matériels. De l'Antiquité à la période mérovingienne, le mobilier métallique continue de bénéficier d'un intérêt soutenu de la part des chercheurs. Pour la période mérovingienne, le mobilier métallique participe efficacement du processus de datation des sépultures, aux côtés d'autres types d'objets. La sériation de ces *realia* (principalement l'armement et les accessoires du vêtement) a depuis longtemps permis d'établir des chronologies normalisées relativement précises du mobilier funéraire¹. Dans l'Occident médiéval, la raréfaction puis l'abandon des inhumations habillées et des dépôts funéraires au cours du VIII^e siècle expliquent en partie l'intérêt extrêmement limité porté par l'archéologue au mobilier métallique. Cette désaffection intervient légèrement plus tard pour certaines régions, comme les pays germaniques, slaves et scandinaves, où ces pratiques funéraires continuent jusqu'au X^e siècle. En conséquence, les médiévistes des pays nordiques et orientaux publient un peu plus sur cette période : le travail de Jörg Kleemann sur le mobilier funéraire

des Saxons et des Frisons aux VIII^e et IX^e siècles ou encore celui de Silke Eisenschmidt pour le Sud du Danemark entre le VIII^e et le XI^e siècle constituent de bons exemples de ce genre de travaux². Les médiévistes allemands éditent également des articles plus spécifiques à la culture matérielle, comme ceux de Robert Koch ou Krzysztof Wachowski sur la typologie des éperons germaniques du haut Moyen Âge³. À partir du VIII^e siècle on observe également un fort infléchissement de l'utilisation des alliages cuivreux dans la fabrication d'objets⁴, et ce jusqu'au XII^e siècle, où la production redémarre progressivement. Dans l'intervalle, le mobilier métallique se concentre presque exclusivement sur les objets en fer.

Ce constat a été confirmé par le bilan de l'archéologie médiévale française établi en 2006 sur les trois dernières décennies de la discipline. Les actes de ce colloque insistent surtout sur l'avancée des sciences paléoenvironnementales (carpologie, palynologie, anthracologie, archéozoologie, etc.)⁵. Les matériaux biotiques, analysés à travers les écofacts, sont aujourd'hui considérés comme des sources usuelles de l'archéologie médiévale, statut encore loin d'être acquis par le mobilier métallique. Ce fort engouement pour les sciences paléoenvironnementales trouve un écho direct dans les questionnements des sociétés contemporaines sur le développement durable. L'intensification que connaît l'archéologie préventive depuis plus de vingt ans ne change pas la donne. Les études de mobilier métallique sont extrêmement rares dans la documentation de fouilles. Les rares passages qui lui sont consacrés se résument bien souvent à de petits catalogues illustrant la vie quotidienne à travers les pièces les plus remarquables, ou du moins les plus compréhensibles. Plusieurs



raisons historiographiques, conceptuelles et pratiques peuvent expliquer cette attitude.

Le mobilier métallique – et surtout celui réalisé en fer – renvoie de manière négative à tous les défauts de notre société industrielle, métallurgique et sidérurgique. Il apparaît souvent aux yeux de l'archéologue comme un mobilier ingrat. La corrosion déforme l'objet au point de le rendre méconnaissable; la fragmentation et la fragilité de ces pièces ne font également qu'accroître ce rejet. Cette lecture complexe du mobilier en fer rend les identifications délicates et participe de l'indifférence de l'archéologue, souvent persuadé que l'on ne peut rien en tirer. Il est paradoxalement systématiquement récupéré sur le terrain mais presque jamais étudié. L'état de corrosion est extrêmement variable : il dépend de la qualité du fer et de la nature du sol dans lequel il s'est conservé. Cependant, la radiographie et le nettoyage pour étude par micro-sablage permettent de collecter un maximum d'informations. Ces caractéristiques contraignent l'archéologue à avoir recours à un protocole d'étude et de gestion du mobilier, spécialement sanitaire, qui dépend d'autres spécialistes que sont les conservateurs-restaurateurs chargés de leur stabilisation et de leur éventuelle restauration, ainsi que des techniciens responsables de la radiographie. En effet, les objets en métal (mis à part l'or) sont tous voués à retourner à un état chimique stable sous leur forme oxydée. Une prise en charge trop tardive de ces objets les met en danger et avec eux les informations qu'ils renferment. Par manque de moyens, peu d'archéologues peuvent mettre en place un tel protocole de manière systématique. Seules les découvertes exceptionnelles intègrent éventuellement ce circuit. Un nombre considérable de données se perd définitivement lorsque l'on choisit de ne pas étudier ce mobilier.

La rareté, voir l'absence, de spécialistes est révélatrice de cette attitude et constitue un frein considérable à la réalisation d'études de mobilier et au développement de nos connaissances sur le sujet. Seulement deux thèses sur le mobilier métallique médiéval des VIII^e-XV^e siècles ont été soutenues en France depuis le début du XXI^e siècle. La première, présentée en 2001 à l'université de Picardie Jules-Verne par Vincent Legros, s'intitule *archéologie de l'objet métallique aux époques médiévale et moderne entre Somme et Oise, approche typologique et fonctionnelle*. La seconde, soutenue deux ans plus tard par Valérie Serdon à l'université Lyon II Louis-Lumière, est une *Étude archéologique de l'armement de trait au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)* et fut publiée en 2005 aux Presses universitaires de Rennes, dans la même

collection que cet ouvrage, sous le nom d'*Armes du diable, arcs et arbalètes au Moyen Âge*⁶. Les quelques personnes ayant suivi une formation universitaire sur le mobilier métallique finissent par emprunter d'autres chemins dans leur carrière et délaissent partiellement ou totalement ce sujet.

Instrumentum, le groupe de travail européen sur l'artisanat et les productions manufacturées dans l'Antiquité, s'est très récemment ouvert aux périodes médiévale et moderne. Cette initiative offre désormais un espace de communication aux quelques chercheurs de ce domaine, bien que cette revue ne soit pas restreinte au seul mobilier métallique⁷. Le seul véritable regroupement de chercheurs travaillant exclusivement sur le petit mobilier médiéval est basé en Grande-Bretagne. Il s'agit de *The Finds Research Group 700-1700*. Il publie des fiches techniques sur des catégories de mobilier non céramiques chaque année, mais celles-ci restent peu connues, peu diffusées et essentiellement centrées sur l'Angleterre et le monde nordique⁸. Les informations utiles aux chercheurs se retrouvent donc diluées dans les différentes revues archéologiques, les mémoires universitaires et la documentation de terrain. La bibliographie disparate n'est centralisée par aucune institution, aucun groupe de recherche⁹. La rareté des études consacrées au mobilier métallique médiéval amène inmanquablement à une carence de publications. *Le Corpus des objets domestiques et des armes en fer de Normandie : du I^{er} au XV^e siècle*¹⁰ ou les études du mobilier du village de Rougiers (Var)¹¹ font toujours office de référentiels pour l'espace francophone, trente ans après leur parution. Les collections anglaises comme *Medieval finds from excavations in London* sont rééditées par manque de publications susceptibles de les remplacer. Cette très grande rareté de catalogues systématiques du mobilier métallique découvert dans les différents sites archéologiques rend impossible l'élaboration d'analyses quantitatives ou de cartes de répartition des différents types d'objets. Sur ces questions, la documentation à notre disposition ne permet pas, bien souvent, d'aller au-delà de la présence ou de l'absence d'un type d'objet. Les corpus disponibles sont trop souvent anémiques et nos connaissances stagnent. Le sujet que nous abordons dans cet ouvrage ne fait pas exception sur ce point.

On observe également un consensus dans le milieu de l'archéologie médiévale qui veut que ces objets soient inadaptés à répondre aux questions d'ordre chronologique, prétextant une utilisation longue et donc impropre à la datation de contextes archéologiques. Cette position de principe amène



l'archéologue à ne privilégier que deux catégories de mobilier pour ce type d'interrogations : la céramique et le numéraire. La céramologie médiévale s'est développée de manière importante depuis les années 1970, cette forte progression sur une grande partie du territoire français est par exemple observable à travers les travaux récents, comme ceux portant sur la région méditerranéenne¹², ceux d'Yves Henigfeld pour l'Est de la France¹³, de Philippe Husi pour la région Centre-Ouest¹⁴, de Madeleine Châtelet pour la région Alsace¹⁵ ou de Brigitte Véquaud pour la région Poitou-Charentes¹⁶. Elle s'est enrichie de ses propres méthodes, de son vocabulaire, de sa codification documentaire, de ses outils typologiques, de ses problématiques et de sa bibliographie. En 1990, Jean-Marie Pesez relevait déjà le rôle trop prépondérant accordé à la céramique dans le discours de l'archéologue médiéviste :

« si on laisse faire les spécialistes, la céramologie ne tardera pas à se constituer en science autonome ; déjà dans les études des archéologues, la céramique tient une place démesurément envahissante, tout à fait disproportionnée avec le rôle somme toute modeste que jouaient les vases de terre cuite dans la vie matérielle du Moyen Âge¹⁷ ».

Ce constat vieux de vingt ans est toujours d'actualité. L'utilisation prépondérante de la céramique en archéologie médiévale s'est même accentuée. Yves Henigfeld et Philippe Husi considèrent désormais la céramologie médiévale comme une discipline à part entière¹⁸. L'image d'Épinal concernant le faible potentiel chronologique du mobilier métallique est particulièrement persistante. Pourtant, il s'avère que la plupart des objets métalliques possèdent une utilisation relativement courte, due spécialement à leur usure, et qu'ils sont soumis à une évolution typologique et technique importante et parfois relativement rapide. Les recherches sur les accessoires du vêtement du bas Moyen Âge réalisées par Michel Barrère prouvent que l'on peut réaliser des datations au demi-siècle pour certains objets¹⁹. Ce mobilier est donc porteur d'indices chronologiques forts, au même titre voire plus que la céramique. La réalisation d'études systématiques et exhaustives peut mettre en évidence ces indices chronologiques. La création de typo-chronologies pour le mobilier métallique ne peut aboutir qu'en réalisant des synthèses sur différentes catégories de mobilier. Ce type d'étude est important car, comme le précisait déjà Françoise Piponnier en 1984 en parlant des XI^e-XIII^e siècles,

« la période choisie n'est pas la plus favorable pour l'étude de la culture matérielle médiévale : la source archéologique est pratiquement la seule

qui puisse procurer des données massives, face à la rareté des textes explicites ou de documents iconographiques relatifs aux aspects matériels de la civilisation médiévale²⁰ ».

On observe une légère accélération des études de mobilier métallique depuis peu. En effet, l'archéologie préventive met au jour de nouveaux types de sites pour la période médiévale. Ces nouvelles découvertes, où la forte présence de mobilier métallique ne laisse pas indifférent les archéologues, agissent de manière bénéfique. Les nouveaux types d'habitats médiévaux rencontrés par l'archéologie préventive ont remis au goût du jour l'interprétation sociale des vestiges matériels, afin d'essayer de les différencier et les hiérarchiser²¹. Un développement des sujets de master et de doctorat consacrés aux objets métalliques se fait désormais sentir.

CULTURE MATÉRIELLE MÉDIÉVALE ET HISTOIRE DES TECHNIQUES



Une étude sur les systèmes d'ouverture et de fermeture de l'époque médiévale peut paraître quelque peu futile à certains. Ce sujet a été délaissé depuis longtemps aux collectionneurs et aux amateurs de serrurerie ancienne. Nos connaissances sur ce point sont extrêmement faibles et plusieurs enjeux sont perceptibles à travers ce sujet. Il s'agit de partir des traces matérielles laissées par un groupe d'objets techniques pour définir leur évolution durant quelques siècles. Mais l'objet n'est ici qu'un prétexte pour aborder la société médiévale. Comme le précise Bruno Jacomy dans l'introduction d'*Une histoire des techniques*, les enjeux sont ailleurs,

« l'histoire des techniques [...] est culturelle. Elle fait apparaître les liens qui, depuis les silex taillés par les premiers hommes jusqu'aux plus récents outils, souvent immatériels, que la société actuelle met entre nos mains, unissent les techniques aux pratiques sociales, les savoir-faire aux arts, les innovations aux modes de vie, etc.²² ».

C'est dans cette perspective que s'inscrit ce travail. On ne peut dissocier l'histoire des techniques des champs de l'histoire et de l'archéologie, ni séparer l'homme de ses activités, notamment techniques. Fernand Braudel définissait ainsi la vie matérielle : « ce sont les hommes et les choses, les choses et les hommes²³ ». Jean-Marie Pesez, dans sa définition de la notion de culture matérielle, s'interroge sur les réactions des historiens envers les objets archéologiques en général :



« alors, l'histoire de la culture matérielle est-elle condamnée à n'être qu'une rhétorique de la curiosité? Peut-être, mais elle n'en n'apparaîtra pas pour autant moins nécessaire, car elle présente l'intérêt de réintroduire l'homme dans l'histoire, par le biais du vécu matériel²⁴ ».

Une dizaine d'années plus tard, il constate amèrement que le mobilier archéologique n'est utilisé que comme un outil de la recherche archéologique, la datation. « Les typologies sont sans doute nécessaires, mais leur intérêt paraît assez limité si elles doivent se borner, comme c'est presque toujours le cas à établir des chronologies²⁵ ». Les discours socio-économiques des médiévistes ne s'appuient, en effet, presque jamais sur des études de mobilier archéologique. Le travail de Martin Biddle, centré sur les objets et l'économie à Winchester pendant toute l'histoire de cette ville, reste une exception²⁶. Le colloque de 1988 sur les hommes et le travail du métal dans les villes médiévales²⁷ livre deux articles consacrés à la serrurerie, un travail de Chantal Bernard sur les serruriers parisiens²⁸ et une étude de Denis Cailleaux sur les serruriers de Sens²⁹. Seules des sources juridiques et comptables de la fin du Moyen Âge ont été utilisées dans ces recherches : les comptes des aides de la ville de Paris et les registres censiers et des comptabilités de la ville et du chapitre cathédral de Sens. Certes, ces études renouvellent la méthodologie d'étude de ces sources à travers des problématiques novatrices et de nouvelles lectures, mais le produit fini en lui-même n'est pas considéré comme une source exploitable. Les actes du colloque réuni en 1993 à Louvain-la-Neuve et intitulé *Les métiers au Moyen Âge, aspects économiques et sociaux*, présentent une vingtaine d'articles mais un seul se base sur des études de mobilier. Il s'agit de l'étude d'Hélène Verougstraete et Roger van Schoute sur les cadres et supports dans la peinture flamande aux XV^e et XVI^e siècles³⁰. Et il ne s'agit pas ici à proprement parler de sources archéologiques mais d'observations pratiquées sur les tableaux flamands, conservés notamment dans les institutions muséographiques et les collections privées. Pourtant, en conclusion de ce colloque, Raymond van Uytven déplore cette négligence envers la culture matérielle.

« Une source capitale pour la connaissance du travail artisanal n'a pas reçu jusqu'ici l'attention qu'elle mérite de la part des historiens : les produits artisanaux. Une analyse de ceux-ci – par exemple les cadres des tableaux et les coffres des retables – révèle spécialisation et division du travail, collaboration entre ateliers et, au début du XVI^e siècle, uniformisation des techniques. Il y aurait lieu d'élargir cette enquête à d'autres produits : objets en métal fin, étain ou cuivre, pierres taillées, voire même maisons et bâtiments³¹. »

Bien qu'il ne fasse pas référence aux objets archéologiques les plus divers mais à des produits de luxe, il estime que de tels travaux seraient bénéfiques. La plupart des historiens ne contestent pas l'intérêt de telles études mais, d'une manière générale, ils semblent hermétiques à l'objet. Ils le relèguent donc aux présentations muséographiques et n'y font appel que dans un souci d'illustration. Selon Robert Fossier, l'archéologie complète les sources historiques mais pour la période antérieure à l'an mil, les données archéologiques sont trop faibles³². Le développement récent des opérations archéologiques contredit cette vision. Il suffit d'apprécier les milliers d'objets métalliques retrouvés dans le *castrum* d'Andone pour s'en rendre compte³³. La monographie consacrée en 2002 à *L'outil agricole en France au Moyen Âge* par Pascal Reigniez illustre bien cette difficulté qu'ont les historiens à travailler à partir de la culture matérielle³⁴. En effet, les outils agricoles découverts en contextes archéologiques s'intègrent mal dans cette étude où ils constituent une documentation de seconde main, glanée dans les quelques articles et ouvrages présentant de tels objets. Ceux-ci ne sont pas situés à la base du discours et de la réflexion. Ils illustrent au mieux un répertoire de formes.

Ces faiblesses dans l'analyse du mobilier archéologique fragilisent fortement les lectures socio-économiques des sites archéologiques, très en vogue aujourd'hui. En se basant sur de mauvaises identifications ou sur des surinterprétations d'objets isolés, on arrive souvent à exagérer les témoignages de certaines activités pratiquées dans ces sites. Nous pensons particulièrement à l'activité de tannerie : elle est très souvent attestée dans la plupart des établissements ruraux des X^e-XIII^e siècles sur la simple présence de « racloirs de tanneur », qui s'avèrent être en réalité des pènes de serrure ! Nous faisons la même remarque au sujet des objets analysés comme des « éléments de jouguet », qui s'avèrent être des moraillons à auberon libre de coffre³⁵. Tous ces objets participent de manière erronée au discours sur les activités artisanales et agricoles de ces sites, alors qu'ils ne sont révélateurs que de l'ameublement des structures d'habitat. Sur ce sujet, l'ouvrage *Motel of the Mysteries* de David Macaulay illustre bien, non sans humour, les dérives éventuelles que provoque l'identification erronée des objets des civilisations passées³⁶. Ces questions ont été reprises depuis lors dans l'exposition *Futur antérieur* du musée romain de Lausanne-Vidy et dans la publication qui l'a suivie en 2002³⁷. Une des principales difficultés pour étudier les objets d'une société passée est d'arriver à occulter notre expérience personnelle vis-à-vis de ces objets. On



ne peut pas transposer leurs utilisations et représentations actuelles à la société médiévale.

L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE



Pourquoi les interactions entre l'évolution du second œuvre architectural et le développement de l'architecture ne sont-elles presque jamais abordées ? La notion même de second œuvre est d'ailleurs révélatrice de la place qui lui est donnée. La menuiserie des portes et des fenêtres, la ferronnerie, les escaliers, les cheminées, les sols (carrelage, parquets, etc.), les cloisons, les enduits, etc. sont toujours étudiés pour eux-mêmes dans un discours totalement dissocié des préoccupations et des problématiques développées par les historiens de l'architecture. Ces éléments viennent en complément, pour décorer ou meubler des études de bâtiments qui apparaissent bien souvent comme des coquilles vides. Le Centre de recherche sur les monuments historiques relève systématiquement le second œuvre architectural et publie régulièrement sur les divers aspects techniques du sujet. Les quatre dernières publications ont été consacrées aux grilles de fenêtres et impostes en fer forgé du XV^e au XVIII^e siècle³⁸, aux structures des cheminées du Moyen Âge au XVIII^e siècle³⁹, aux vantaux de portes à planches jointives du XI^e au XIX^e siècle⁴⁰ et aux carrelages et dallages du XII^e au XIX^e siècle⁴¹. Pourtant ces études prennent chaque point de manière isolée. L'étude consacrée aux vantaux de porte à planches jointives en est un exemple caractéristique. Cette étude typologique, prenant en compte leur conception, leur réalisation et leur pose ne remplace jamais cette réflexion par rapport à l'évolution générale de l'architecture. Elle débouche sur une simple évolution technique d'un type de vantaux de portes entre le XII^e et le XIX^e siècle. Ces sources sont à la disposition des historiens de l'architecture qui ne se montrent pas réellement concernés. Cela conduit à l'aberration de l'évolution de la baie et de l'évolution de ses systèmes d'ouverture et de fermeture envisagées séparément par des chercheurs différents. En 1995, un colloque organisé par le comité scientifique de l'Association du château allemand⁴² fut consacré aux portes et aux fenêtres dans l'architecture défensive et résidentielle, aux périodes médiévale et moderne. On n'y trouve que deux articles – relativement courts et qui montrent une absence substantielle de données – consacrés aux questions des mécanismes de fermeture des portes et des fenêtres et partageant le territoire allemand en deux. Le

premier article synthétise des investigations dans le Sud du pays⁴³ et le second dans sa partie septentrionale⁴⁴. Le reste du colloque ne s'intéresse qu'aux maçonneries des baies et des ouvertures en général. Les avancées scientifiques notables réalisées depuis plus de dix ans dans nos connaissances de l'architecture, particulièrement avec le développement d'une nouvelle discipline qu'est l'archéologie du bâti, ne semblent pas faire évoluer les choses. Les problématiques des archéologues du bâti sont centrées sur la notion de chantier – son déroulement par la définition de phases de construction – et des techniques de construction utilisées. Ils ne montrent que peu d'intérêt pour d'autres problématiques. Les principaux éléments des études d'archéologie du bâti sont la maçonnerie, la charpente et les enduits. Une place extrêmement importante est donnée aux matériaux de construction, qui permettent de mieux cerner l'économie d'un chantier avec des problématiques sur l'approvisionnement à travers leur origine et leur prix. Le second œuvre, bien que relevé ponctuellement, ne semble pas être considéré comme un élément à part entière de l'architecture. L'emploi du fer dans l'architecture n'est étudié qu'à travers les fers de construction (barlotières, tirants, goujons, crampons, vergettes, etc.) pour les grands édifices religieux ou militaires⁴⁵. Les systèmes d'ouverture et de fermeture en fer comme les serrures, les gonds et les pentures ne sont étudiés que pour leur décoration. Depuis le XIX^e siècle, les ouvrages consacrés à la ferronnerie médiévale sont exclusivement orientés vers des considérations stylistiques. Les travaux plus récents de Marie-Noëlle Delaine pour la France⁴⁶, de Jeanne Geddes pour l'Angleterre⁴⁷, de Lennart Karlson pour la Suède⁴⁸ ou de Lourdes Diego Barrado⁴⁹ pour l'Espagne – dont il sera plus amplement question dans notre première partie – s'inscrivent dans cette optique de recherche et cette problématique. Comme nous le verrons plus en détail dans cette étude, l'évolution des systèmes d'ouverture et de fermeture a contribué – à son échelle modeste, bien entendu – à faire évoluer l'architecture, l'habitat et les modes de vie associés, surtout du point de vue de la circulation dans les bâtiments. Les choses évoluent depuis peu, des ponts entre les chercheurs et les disciplines commencent à se construire. Les 24 et 26 septembre 2010, le colloque *Medieval Domestic Cultures* organisé par l'université d'Oxford (Angleterre) réunissait des spécialistes (historiens, archéologues et historiens de l'architecture) qui travaillent habituellement isolément sur des sujets proches : l'architecture, le confort intérieur et les objets de la vie quotidienne dans l'habitat de la fin du Moyen Âge. L'objet archéolo-



gique a fait partie des axes de recherche à travers une conférence de David Caldwell intitulée : *Domestic artefacts and furnishing from Scotland – how well does the archaeological record reflect the written sources*. Il n'est pas étonnant de constater que ce type d'initiative naisse en Angleterre, pays déjà fortement tourné vers l'étude de la culture matérielle médiévale. La France avait déjà initié de telles recherches à travers le colloque *Cadre de vie et manières d'habiter (XII^e-XVI^e siècles)*. Mais c'est Geoff Egan, archéologue anglais spécialiste de la culture matérielle médiévale et moderne, qui avait illustré ce propos à partir des objets découverts à Londres⁵⁰.

DÉVELOPPEMENT DE CETTE ÉTUDE



Dans une première partie, après avoir défini le sujet, nous tenterons longuement de comprendre l'historiographie, pour éviter de reproduire des schémas de réflexion aujourd'hui dépassés et nous nous interrogerons sur les sources à privilégier ainsi que sur les outils nécessaires à leur analyse. Une fois ces nouveaux outils mis en place, ceux-ci serviront à

étudier en profondeur les sources archéologiques (seconde partie). La troisième partie aborde donc les identifications, le vocabulaire technique, le fonctionnement et la restitution de ces systèmes à travers une typologie nouvelle. La quatrième partie est une enquête sur la représentation des systèmes d'ouverture et de fermeture dans l'iconographie médiévale. Nous avons confronté non seulement les objets archéologiques à des représentations graphiques plus ou moins contemporaines, comme cela se pratique traditionnellement en archéologie, mais nous avons aussi essayé d'analyser comment le concepteur de ces images perçoit et représente ces systèmes. Nous pourrions alors nous demander si l'iconographie médiévale est fiable et précise. La charge symbolique véhiculée par la clé a également fait l'objet d'un examen. Ces objets sont porteurs d'informations plus précises et pertinentes que celles que nous leur accordons en général. Ce sont des informations d'ordre chronologique, technologique et social qui vont nous permettre non seulement de retracer l'évolution technique des systèmes d'ouverture et de fermeture, mais aussi d'aborder cette société médiévale qui les a fabriqués, utilisés, modifiés, améliorés et représentés.

NOTES

1. En dernier lieu : LEGOUX, VALLET et PÉRIN 2004.
2. KLEEMANN 2002 ; EISENSCHMIDT 2004.
3. KOCH 1982 ; WACHOWSKI 1986-1987.
4. En dehors des espace anglo-saxon et hispanique, la rareté du mobilier en alliage cuivreux est flagrante dans les résidences élitaires des X^e-XI^e siècles. Les objets et fragments s'y comptent en unités alors que les objets en fer se comptent en centaines, parfois en milliers (BOURGEOIS [dir.] 2009, p. 490-491).
5. CHAPELOT (dir.) 2010.
6. SERDON 2005.
7. Les travaux de ce groupe de recherche sont désormais consultables sur leur site internet : [http://instrumentum-europe.org].
8. Les publications annuelles sont réunies dans deux volumes, le volume I qui regroupe les n° 1 à 24 et le volume II qui rassemble les n° 25 à 40.
9. Le groupe de travail Instrumentum a commencé depuis décembre 2012 à centraliser une bibliographie sur le petit mobilier médiéval et moderne.
10. HALBOUT, PILET et VAUDOUR 1980.
11. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD 1980.
12. DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (dir.) 1997.
13. HENIGFELD 2005.
14. HUSI (dir.) 2003.
15. CHÂTELET 2002.
16. VÉQUAUD 2010.
17. PESEZ 1990, p. 42.
18. HENIGFELD et HUSI 2006.
19. BARRÈRE et REY-DELQUÉ (dir.) 1990 ; BARRÈRE 1999.
20. PIPONNIER 1984, p. 135.
21. BOURGEOIS 2013 : « *Castrum* et habitât des élites (France et ses abords, vers 880-vers 1000) », dans *Cluny, les moines et la société au premier âge féodal, Cluny – 9-11 septembre 2010*, Presses universitaires de Rennes.
22. JACOMY 1990, p. 10.
23. BRAUDEL 1967, p. 18.
24. PESEZ 1978, p. 223.
25. PESEZ 1990, p. 49.
26. BIDDLE 1990.
27. BENOÎT et CAILLEAUX (dir.) 1988.
28. BERNARD 1988.
29. L'objectif de cette étude était de comprendre les raisons du regroupement des artisans du fer dans un même quartier de la ville, portant le nom de quartier de la Serrurerie (CAILLEAUX 1988).
30. VEROUGSTRAETE et SCHOUTE 1994, p. 349-360.
31. VAN UYTVEN 1994, p. 429.
32. « Les textes étant muets avant les X^e-XI^e siècles, l'archéologie les suppléera en livrant d'indiscutables témoignages métalliques antérieurs à l'an mille; mais le volume modeste de ces trouvailles, en Europe centrale et en Lorraine, montre que l'on n'est pas encore parvenu au niveau d'une activité de masse » (FOSSIER 2000, p. 228-229).
33. BOURGEOIS (dir.) 2009.
34. REIGNIEZ 2002.
35. Nous reparlerons plus amplement de ces identifications d'objets au sein du chapitre intitulé : « Les systèmes d'ouverture et de fermeture à travers les sources archéologiques », p. 86-90.
36. MACAULAY 1979.
37. FLUTSCH 2002.
38. TOUZÉ (dir.) 2006.
39. DIOT (dir.) 2007.
40. TOUZÉ (dir.) 2009.
41. TOGNI (dir.) 2010.
42. SCHOCK-WERNER et BIGENHEIMER (dir.) 1995.
43. KIRCHBERGER 1995.
44. HEINE 1995.
45. Les travaux de Maxime L'Héritier, Philippe Dillmann ou Paul Benoît, entres autres, mettent en évidence le rôle du fer dans l'architecture de la fin du Moyen Âge. Ce fer qui, sur certains chan-



tiers se compte en tonnes, était mis en œuvre par des serruriers ou des maréchaux urbains (BENOÎT et CHAPELOT [dir.] 2001 ; L'HÉRITIER et DILLMANN 2010).

46. DELAINE 1975.
47. GEDDES 1999.
48. KARLSSON 1988.

49. DIEGO BARRADO 1999.
50. EGAN 2006.